

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

L'HÉRITAGE
DE JUDITH
BLACKWOOD

De la même autrice chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

L'Herboriste de Hoteforais
Les Cousins Holmes

NATHALIE SOMERS

L'HÉRITAGE
DE JUDITH
BLACKWOOD



VOIR DE PRÈS

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

© 2023, Didier Jeunesse, Paris.

© 2024, Voir de Près et Librairie des Grands Caractères pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-676-7

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

LIBRAIRIE DES GRANDS CARACTÈRES

6, rue Laplace

75005 Paris

www.librairiegrandscaracteres.fr

*À Hélène, une sérieuse
concurrente d'Agatha.*

PROLOGUE

Le fiacre ralentit avant de s'immobiliser. Le cocher tapa sur la cloison de l'habitacle et lança d'une voix forte :

– V'la M'zelle, z'êtes arrivée !

La voiture oscilla tandis que son occupante rassemblait ses affaires pour se préparer à sortir. Le cocher aurait pu descendre pour lui tenir la porte, mais il lui avait déjà fait une sacrée fleur en l'emmenant aussi loin pour la malheureuse guinée qu'elle lui avait donnée. La somme n'aurait pas même suffi à payer le billet de train Londres-Ashford, et encore moins en y ajoutant la course depuis la gare du village jusqu'au manoir. Couvrir cette distance en fiacre en coûtait le double. Quand il le lui avait annoncé, le désarroi avait rempli les grands yeux bleus de la demoiselle. Mais

à ses dires, elle n'avait rien d'autre à lui offrir si ce n'était une poignée de shillings. D'un œil expert, le cocher l'avait jaugée pour savoir si elle disait vrai. C'était un petit bout de femme à l'allure vulnérable, d'autant plus que le noir qui la vêtait de la tête aux pieds faisait ressortir sa blondeur et sa fragilité. À l'évidence, elle était en deuil et ne roulait pas sur l'or. La toile de sa robe semblait rêche et son chapeau, de pauvre facture. Alors il avait eu pitié d'elle et avait accepté la course.

La portière s'ouvrit avec un grincement. Le cocher se dit qu'il faudrait qu'il pense à en graisser les charnières un de ces jours. La demoiselle descendit du fiacre et attrapa les deux gros sacs en tapisserie qu'elle avait laissés sur le sol de l'habitacle. Elle se retourna et leva les yeux. Devant elle se dressait un immense portail en fer forgé noir. Sur sa partie supérieure, une succession de volutes s'élevait symétriquement de part et d'autre d'un médaillon dans lequel étaient entrelacées les lettres R et B. Au-delà, un chemin gravillonné, qui se fondait dans l'obscurité,

semblait mener jusqu'à une énorme bâtisse dont la silhouette, encore plus sombre, se détachait dans la nuit. Quelques lueurs ponctuaient sa façade.

– Vous êtes sûr que c'est la bonne adresse ? demanda la jeune fille d'une voix un peu tremblante.

– BLACKWOOD Mansion, Treckel Road, Ashford. C'est ce que vous avez demandé M'zelle, c'est ce que vous avez ! Les gens d'Ashford que j'ai interrogés l'ont confirmé.

En jetant un nouveau coup d'œil à sa cliente, le cocher eut un pincement au cœur. Elle avait l'air perdue. Il ignorait ce qu'elle venait faire dans le coin, mais elle ne semblait pas davantage le savoir elle-même.

– Z'êtes sûre que ça va aller, M'zelle ? demanda-t-il, vaguement inquiet.

Il n'était pas tard, à peine six heures, mais en hiver, le soleil se couchait tôt et il n'était pas vraiment tranquille à l'idée de la laisser seule dans la nuit. Pour l'instant, les lanternes du fiacre diffusaient un peu de lumière, mais dès qu'il serait reparti, elle

serait plongée dans le noir. La jeune fille pivota la tête vers lui. Elle ne pouvait dissimuler une certaine anxiété, mais c'est d'une voix raffermie qu'elle déclara :

– Bien sûr, c'est la demeure de mon grand-père. Tout ira bien. Tout va toujours mieux quand on est en famille, n'est-ce pas ?

Le cocher se garda bien de répondre. Il ne voulait pas lui mentir. S'il se basait sur sa propre expérience, il aurait plutôt été d'un avis contraire, mais il sentait bien que ce n'était pas le moment de lui parler de son frère qui lui cherchait toujours des embrouilles pour une raison ou pour une autre. Comprenant qu'elle n'obtiendrait pas de réponse, la jeune fille franchit les quelques pas qui la séparaient de la grille. Elle essaya de trouver une poignée. En vain.

– Sur votr' droit' M'zelle, y'a un portillon de l'autre côté du pilier.

Elle obéit docilement. Effectivement, ce n'était pas verrouillé. Elle poussa le battant, remercia une dernière fois le cocher et s'aventura sur le chemin. Très vite, elle

fut avalée par l'obscurité. Pourtant le cocher resta de longues minutes sans bouger, fixant l'endroit où elle avait disparu.

Un frisson le parcourut sans qu'il en comprenne la raison.

Enfin, il se ressaisit et se décida à opérer un demi-tour. Il relança ses chevaux et, à son tour, s'enfonça dans la nuit. Pendant un long moment encore il ne put se défaire d'une sensation de malaise. Une impression dérangement.

Celle d'avoir abandonné une brebis parmi les loups.

1

LA ROUE DE LA FORTUNE

Judith trébucha pour la cinquième fois. Elle gardait les yeux fixés sur les fenêtres éclairées de la demeure qui se dressait devant elle. Ne pas réfléchir, ne pas ressentir. Juste avancer. Tout irait bien. Tout irait bien. Le sort ne pouvait s'acharner indéfiniment sur la même personne, n'est-ce pas ? Si on parlait de « roue de la fortune », c'était forcément parce qu'elle devait tourner, cette fichue fortune ! Voici ce que Judith se répétait pour garder espoir et surtout ne plus penser au passé, à tous ces événements qui l'avaient conduite jusque-là.

Cependant, malgré ses efforts, ce passé terrible s'imposa une fois de plus à son esprit. Tel un flot tumultueux que nul barrage ne put contenir, le fil des derniers jours,

des dernières semaines, se mit à se dérouler dans sa tête.

Depuis la mort de son père dans un naufrage une année auparavant, la vie était devenue compliquée. Un malheur n'arrivant jamais seul, les associés de M. Blackwood étaient soudain venus frapper à leur porte pour exiger de fortes sommes d'argent. Elle avait ainsi découvert, en même temps que sa mère, que l'entreprise d'import-export que dirigeait l'homme qu'elles chérissaient n'était plus aussi florissante que par le passé. C'était d'ailleurs pour cette raison que M. Blackwood avait décidé de se rendre lui-même en Inde. Il voulait comprendre ce qui se passait. Juste avant de partir, il avait confié à son épouse qu'il soupçonnait le comptable en poste sur place d'avoir imité sa signature pour détourner de l'argent. Hélas, M. Blackwood était décédé avant d'avoir pu rassembler des preuves et c'était maintenant contre lui que se retournaient ses associés. Ruinées, Judith et sa mère avaient dû quitter leur belle demeure

de Mayfair pour louer un petit appartement en entresol situé non loin de la Tamise. L'humidité y régnait hiver comme été. Sa mère, affaiblie par la perte de son époux qu'elle aimait plus que tout et par les épreuves qui s'étaient enchaînées, s'était étiolée comme une fleur privée de soleil. La maladie n'avait pas tardé à faire son apparition. Judith, qui avait été élevée comme toute jeune fille de la bonne société londonienne, s'était alors aperçue qu'elle ne savait rien faire. Certes elle brodait à la perfection, jouait honorablement du clavecin et savait établir un plan de table respectant les règles de l'étiquette. Mais rien qui puisse lui permettre de gagner sa vie. Elle avait passé les dernières semaines à tenter de soigner sa mère le mieux possible en vendant l'un après l'autre les derniers bijoux et objets de valeur qu'elles possédaient encore pour payer médecins et traitements. Avec énergie, elle avait refoulé l'angoisse qui, au fur et à mesure que l'argent se raréfiait et que la santé de sa mère déclinait, gagnait du terrain. Ne pas penser, ne